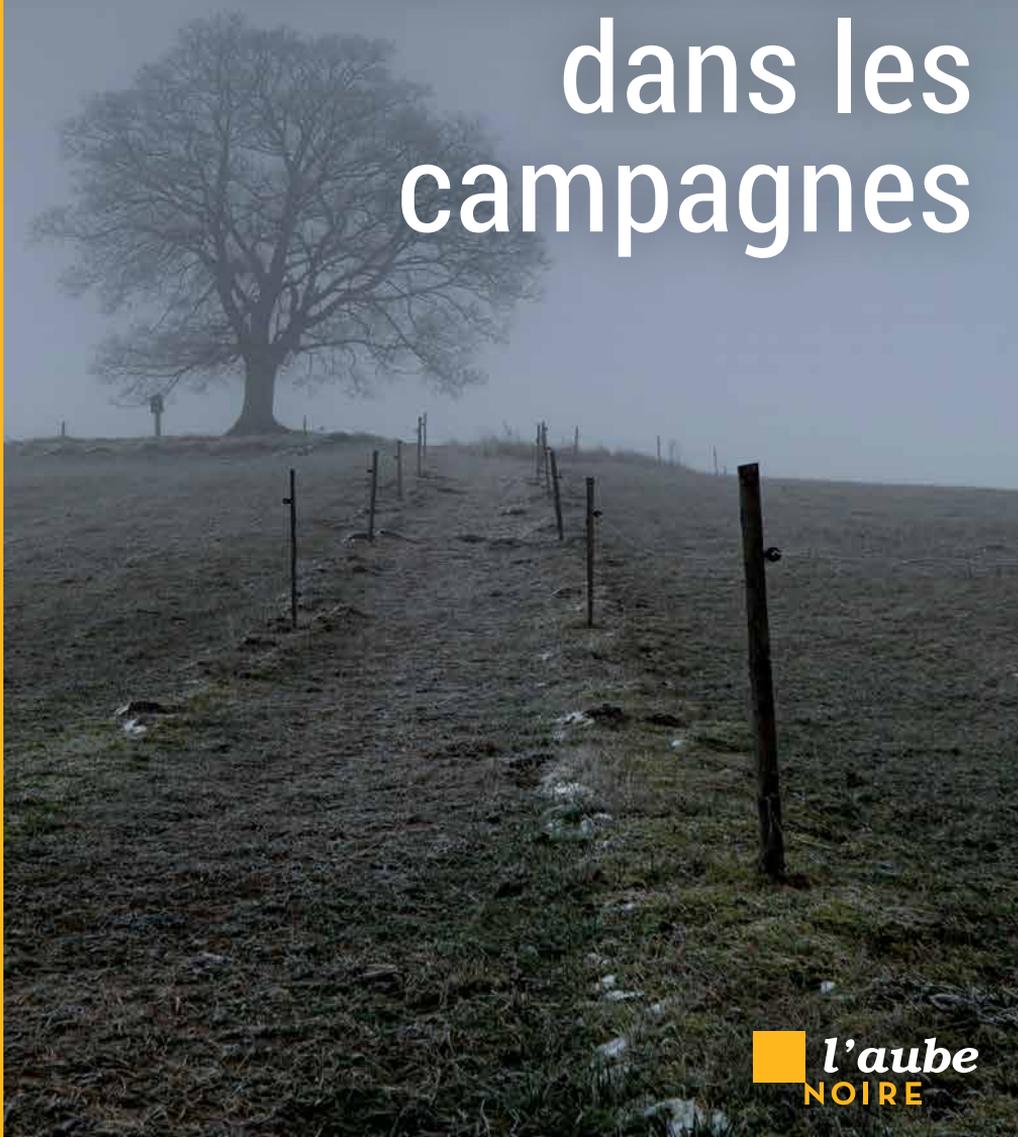


AHMED
TIAB

Entendez-vous
dans les
campagnes



ENTENDEZ-VOUS DANS LES CAMPAGNES

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2022
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-4732-9

Ahmed Tiab

Entendez-vous dans les campagnes

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE, 2015 ; Mikrós noir, 2021

LE DÉSERT OU LA MER, 2016 ; Mikrós noir, 2022

GYMNOPÉDIE POUR UNE DISPARUE, 2017 ; puis, sous le titre

MORTELLES FRATRIES, Mikrós noir, 2019

POUR DONNER LA MORT, TAPEZ 1, 2018 ; Mikrós noir, 2022

ADIEU ORAN, 2019 ; Mikrós noir, 2020

VINGT STATIONS, roman, 2021

*« Tous ces tigres qui, sans pitié
Déchirent le sein de leur mère »*
LA MARSEILLAISE, couplet V

Lotfi Benattar est conduit directement sur le lieu de la découverte macabre. Il faut faire vite car on risque de polluer l'endroit. Il est déjà intervenu sur des scènes de crime où l'on a trouvé des trucs qui ne devaient pas y être : des traces de pas, des cendres de cigarette, des miettes de bouffe laissées par des personnes peu habituées à ce genre de situations, ou bien tout simplement distraites. Tomber nez à nez avec un macchabée n'est pas une partie de plaisir, sauf pour des esprits tordus. Il y en a aussi dans la profession mais la plupart peut s'en trouver déstabilisée, ce qui explique certaines erreurs commises. La vraie vie de flic ne ressemble pas aux séries policières inlassablement ventilées sur les plateformes en ligne où les morts se ramassent à la pelle par une légiste top model.

Le flic marseillais affiche sa tête des mauvais jours. Une humeur massacante ne le quitte plus depuis le début de l'hiver tombé prématurément cette année sur le sud de la France, où le mistral semble avoir pris ses quartiers pour de bon et compte siffler aux oreilles méridionales pour de longs mois encore. L'irruption dans cette contrée particulièrement brumeuse et humide, épargnée par le vent rhodanien glacial,

le rend plus maussade que d'habitude. Il s'avère que son corps réparé de clous et de fils, pourtant garantis inoxydables, ne supporte plus le froid.

Pour couronner le tout, une migraine cogne à ses tempes, lui donnant une mine déjà bien grise à cause de la barbe de trois jours qu'il porte en permanence. Un teint en parfaite harmonie avec cette matinée morne et pluvieuse, tout bien considéré.

L'habacle de la voiture de gendarmerie, qui l'emporte à toute vitesse à travers une cambrousse insignifiante éclairée par la lumière blafarde, a des allures de ménagerie olfactive. Ça empeste le linge de corps négligé et l'alcool en voie de régurgitation. Les sièges suintent une odeur de chatte qu'on a voulu camoufler par une fragrance bon marché refoulant la vanille de synthèse au goulot. Ils ont dû convoier récemment une fille bourrée, probablement ramassée sur une de ces départementales maussades, arpentées durant les longues patrouilles d'ennui. Il y a des gouttes de sang noirci sur le tapis de sol poussiéreux de la caisse. Peut-être aucun rapport avec l'odeur. Lotfi n'y peut rien, ses sens sont à l'affût en permanence. Ils sont sortis de sa volonté et volent désormais de leurs propres ailes. Une forme de pilotage automatique.

Il renifle du glauque au pays du brouillard.

Il ne peut même pas admirer le paysage à travers la vitre embuée. Combien de fois a-t-il parcouru ces endroits sinistres, échoué dans des bois gris et lugubres pour se pencher sur des restes plus ou moins humains ? Examiner des amas organiques rendus en silence à la nature et au créateur, sans pleurs ni prières. Parfois, il se sent charognard, renifleur de mort.

La mort, une vieille connaissance.

Il jette de temps à autre un coup d'œil distrait à son chauffeur dont il peut apercevoir le regard bleu clair dans le rétroviseur intérieur. Sa nuque, jeune et rose, est bien dégagée.

Crème de rasage avec une pointe d'huile d'argan. On est viril et on prend soin de sa peau.

Une tête de militaire, parfaite sous tous les angles : le menton volontaire en acier trempé, soutenu par une mâchoire hermétique par conviction, sûre de son but dans la vie. Des dents blanches et régulières. Naturelles de surcroît. Encore vierges de toute trace de baston ou de tabac. Il ne fume pas.

Un sportif obsédé par ses propres performances, relié H24 à ses fonctions vitales à l'aide d'une montre connectée. Fréquence cardiaque, calories dépensées pendant ses coûts olympiques, nombre de pas effectués, tout est calculé, répertorié, marqué sur une courbe, infographié puis stocké dans le cloud.

Des tatouages tribaux dépassent de son encolure taurine. Lotfi entrevoit déjà l'océan d'effroi que submergera cette génération lorsque la mode du marquage de peau deviendra ringarde. Lorsque parviendra, depuis un campus universitaire perdu au fin fond du Midwest, une théorie d'asservissement historique ou bien d'appropriation culturelle couvrant de honte les porteurs de ces gris-gris ; lorsque l'impératif d'effacer les phrases immortelles écrites en lettres cursives pompées d'un dictionnaire de citations surgira, les cabinets de chirurgie esthétique pourront gonfler leur chiffre d'affaires déjà colossal en pratiquant les opérations d'effacement épidermique. Des offres promotionnelles alléchantes seront proposées pour retirer le complément en silicone des seins de leurs copines, puisque la mode reviendra invariablement à la réduction mammaire par la grâce de la concomitance des phénomènes.

Le gendarme au volant est typiquement le genre de mec qui a vécu une scolarité tortueuse. Parents néanmoins satisfaits que le petit ait trouvé un job stable, bénéficiant du prestige de l'uniforme.

La campagne n'offre plus trop de perspectives de boulot aux jeunes, engagez-vous!

Le pandore profite du trajet pour commencer son rapport sans que personne ne lui ait rien demandé.

« Émilien Favreau, seize ans, n'a plus donné signe de vie depuis dimanche. On avait d'abord pensé à une fugue, mais à cet âge-là on ne part pas sans sa Yamaha 125 cc. »

Mais ça, Lotfi le sait déjà, comme la moitié de la France, grâce aux chaînes tout-infos notamment. Les bars sont tous équipés d'écrans géants pour les soirées foot. Le reste du temps, ils sont branchés sur WTNTV, la chaîne qui débite l'info en tranches fines. Tout pilier de comptoir est immédiatement au courant du moindre fait et geste du dernier des politiciens, du cours de la bourse et de la libido des stars de la télé réalité.

Depuis, la procédure habituelle s'est mise en branle sans rien donner d'intéressant. Aucun témoignage fiable. Recherche du portable par triangulation, enquête de voisinage, famille et copains. Au près des camarades de lycée et des profs. On a scruté les réseaux sociaux. Rien.

Chacun y est allé de son sentiment, faute d'éléments probants. La ville n'est pas suffisamment importante pour se doter de caméras de surveillance. L'unique technologie apparente à laquelle le maire a bien voulu consentir une part des impôts de ses administrés est un panneau électronique indicateur de vitesse qui vous fait la gueule quand vous dépassez les cinquante kilomètres à l'heure. Seuls quelques livreurs impatientes et des tracteurs aux moteurs sur-vitaminés le titillent un peu le matin et à l'heure du retour aux foyers. Le reste du temps, les rues de Verniers-en-Morvan – quatre mille cinq cents habitants – sont figées, englouties par les nuages de brume dévalant les pentes douces des petits monts surplombant la vallée. Le soir, le brouillard fume au-dessus

d'interminables prés verdoyants et gras où quelques vaches se prélassent langoureusement, allongées toutes dans la même direction par on ne sait quel mystère tectonique.

Qui irait mettre des caméras de surveillance dans un gros bourg du Morvan ravitaillé par les corbacs ?

La brume persistante rend l'endroit encore plus sinistre. Lotfi Benattar suit des yeux les gouttes d'eau sur la vitre de la bagnole dans leur ridicule course horizontale. Il veut détacher son regard encore rivé sur la nuque du jeune homme. Le brouillard est tellement épais qu'on voit à peine l'avant du capot. Son chauffeur, habitué à ces conditions extrêmes, semble parfaitement maîtriser la situation. Il continue à parler sans vraiment attendre de réponse du type étrange que la DCPJ¹ leur a envoyé.

Il raconte le désespoir des parents, les tentatives de certains villageois à vouloir jouer les justiciers en allant voir, dans un premier réflexe, du côté du centre de déradicalisation ouvert récemment dans le coin. Ensuite, ils sont allés brutaliser un vagabond qui avait eu la mauvaise idée de traverser leur patelin au mauvais moment. Après l'avoir un peu molesté, ils se rendirent vite compte que le type était incapable de commettre quoi que ce soit de répréhensible à part fumer des pétards et siffler des bières en balançant ses canettes de 8.6 vides directement sur la voie publique. Ils se mirent ensuite à fureter du côté du bourg voisin, connu pour abriter une petite communauté maghrébine, « histoire d'aller y causer un peu aux Arabes ». Lotfi ne réagit pas à cette dernière phrase. Avant, il démarrait au quart de tour. Il s'amusait volontiers à débusquer le raciste derrière le moindre mot de travers, la moindre allusion, toute provocation susceptibles de mettre son auteur à portée d'un éventuel coup de boule. Mais pour cette

1. Direction centrale de la police judiciaire.

fois, le chauffeur tatoué peut poursuivre son récit sans aucun risque. Il paraît satisfait de s'entendre radoter comme un rapport circonstancié en triple exemplaires. Quelques hématomes de part et d'autre plus tard, tout le monde s'est finalement calmé, reprend-il. La solidarité s'est organisée un peu partout à Verniers-en-Morvan et alentour durant ces derniers jours. On placarda la photo du lycéen sur les vitrines des commerces et les supermarchés de la région. Les boulangeries avaient même fait imprimer le visage souriant sur les sacs d'emballage des croissants au cas où les clients des environs se rappelleraient un détail, comme ça, au saut du lit, juste avant d'attaquer leur petit déj. La photo, un selfie pris sur sa bécane, avait été fournie par une copine de classe dont il devait être amoureux.

Les pratiques directement inspirées du marketing surgissent parfois lorsque le désarroi s'empare des enquêteurs dans les affaires compliquées de disparitions. Les visages apparaissent alors sur divers supports marchands du quotidien comme des logos. Paradoxalement, ils sont toujours heureux et confiants en l'avenir sur des clichés désormais à forte charge anxiogène.

Qui sait d'avance à quoi serviront ces instants fugaces de bonheur pris au détour de la vie par un smartphone ?

La veille de l'arrivée de Lotfi, une battue a été organisée dans la campagne environnante. Le chef de la brigade de gendarmerie a sollicité l'aide d'une population résignée, mais décidée à donner un coup de main. Le terrain est rendu plus compliqué par les combes abruptes et les creux envahis par des ronciers inextricables. Les gendarmes, enquêteurs habitués à ce genre de situations, ne se faisaient guère d'illusions sur l'issue de la battue. Tout le monde savait que soixante-douze heures après une disparition, il était rare de retrouver autre chose qu'un cadavre. Le temps joue contre la vie et il est gagnant à presque tous les coups.

Le commandant en charge de l'enquête avait mis en garde les villageois ainsi que les volontaires venus en soutien, leur rappelant qu'aucun d'eux n'ayant jamais été confronté à la réalité de la mort, il était donc probable que la vue d'un cadavre put les hanter durant des mois, voire des années. La préfecture avait mis en place une cellule psychologique.

Je me demande ce que je fous ici.

Trois pensionnaires d'un centre de déradicalisation ouvert à Pougny, une bourgade située à quelques lieues seulement de Verniers-en-Morvan, se sont évaporés quasiment dans le même temps.

Cela commence à faire beaucoup pour une si petite localité paumée dans le brouillard morvandiau. Lotfi ne sera pas de trop pour donner un coup de main aux gendarmes, si toutefois ces derniers acceptent sa présence sans rechigner. Vieille rivalité entre flics et pandores. Mais il en a vu d'autres et passera outre. Dès qu'il s'est agi « d'islamistes », ses oreilles s'étaient dressées comme celles d'un chien de chasse à l'affût. Il avait instamment demandé à sa hiérarchie qu'on l'y envoie. Les jeunes radicalisés, c'était son domaine. Le colonel d'Autun lui a précisé au téléphone qu'ils sont en « zone gendarmerie » et qu'il faudra s'entourer de précautions oratoires et procédurales avec les gendarmes locaux. À son tour, Lotfi lui a signalé que le centre de déradicalisation est sous la tutelle du ministère de l'Intérieur et relève de la compétence de la DGSI¹ – dont il fait aussi partie –, par conséquent, il a les mains libres pour intervenir et même requérir l'aide de la brigade locale en qualité de supplétifs. Les flics n'aiment pas les coïncidences, surtout lorsque c'est en lien avec le terrorisme islamiste.

1. Direction générale de la Sécurité intérieure.

« Vous connaissez la fille qu'on a embarquée dans cette caisse récemment ? Vous étiez en service ?

— Euh... oui pourquoi ? Je ne vois pas le rapport, hésite le jeune homme déstabilisé par la question.

— Pour rien. J'aimerais connaître la marque de son parfum pour l'offrir à ma fiancée.

— Je ne crois pas que ce soit le genre de votre fiancée, inspecteur. »

Lotfi remarque le changement de ton et la réponse subitement laconique de son chauffeur. Il le trouve tout de suite moins bavard, surtout après sa longue dissertation truffée de détails. Il essaye de se recentrer sur ce qui l'attend, malgré l'odeur qui persiste en dépit du filet d'air frais permis par la vitre entrouverte.

La campagne n'en finit pas de se paumer dans le brouillard. Le gendarme, ne croyant plus en aucune interaction avec son passager, semble abandonner toute velléité de poursuite de la conversation avec l'inconnu mutique assis à l'arrière. Il sait juste que c'est une sorte de super flic envoyé par la préfecture de Mâcon, dépêché depuis Marseille pour jeter un coup d'œil au cadavre. Il ne voit pas comment ce type au physique passablement esquinté peut les aider dans une enquête dont il ne sait rien ou presque. Une histoire dont il ignore tout des protagonistes.

Il jette un coup d'œil au rétro de temps à autre pour essayer de capter les traits du flic. À Chalon, ce dernier a pourtant insisté pour lui offrir le siège passager, mais ce dernier a tenu à prendre place à l'arrière, sans donner de raison particulière. Il le dévisage discrètement, histoire de lui dessiner une psychologie à la hauteur de ce que peut lui autoriser sa courte expérience dans la vie. Il voit un visage qui a dû porter des traits harmonieux, la même beauté masculine de ces mecs payés pour faire la publicité de parfums de marque italienne. Un physique qui n'a pas besoin de subterfuges, de coach pour sous-acteurs de télé-réalité. Cet homme, autrefois beau, a le visage dévié des

rescapés de la grande guerre. Certaines gueules cassées aperçues dans les photos couleur sépia des livres d'histoire. Le côté droit est légèrement enfoncé, conférant une asymétrie étrange à son regard. La dureté de ses traits et leur géométrie donnent la réplique à la canne à fort pommeau en bois qui l'aide à se maintenir dans une posture légèrement inférieure à l'angle droit.

Ne supportant pas très longtemps le mutisme imposé par Lotfi, il se remet à parler de l'affaire pour dissiper l'embarras désagréable qu'il éprouve dans l'habitable surchauffé. La nature a horreur du vide, la jeune recrue en uniforme n'aime pas le silence.

Le gros village, reprend-il, bien qu'il soit qualifié de petite ville par orgueil, est assez étalé géographiquement et n'est traversé par aucun axe important. En retrait des grandes nationales, la circulation y est essentiellement d'ordre agricole ou résidentielle. L'heure de pointe s'y matérialise par les bagnoles des travailleurs des zones commerciales et industrielles des alentours, des artisans pressés ainsi que des mamans de retour au pavillon familial après avoir récupéré leurs enfants à la crèche ou à l'école primaire.

Selon les premiers interrogatoires de voisinage, l'ado a été vu en ville le vendredi après-midi précédent. Le car scolaire l'avait déposé comme d'habitude à l'arrêt situé en bordure du village. Il faisait une bonne partie du chemin de retour seul. Il passait devant les pavillons sages aux jardins surveillés par de vaillants nains et de paisibles retraités assis derrière leurs fenêtres. Les autres copains allaient en direction du centre ou bien prenaient la rue menant à la petite résidence HLM située de l'autre côté de l'arrêt. Ce jour-là, il pleuvait. Une vieille dame dit avoir vu passer une silhouette planquée sous un poncho en plastique bleu siglé EDF, c'est là que bossait le papa. De là, il devait suivre un chemin légèrement à l'écart où l'éclairage public manquait.

Il était dix-sept heures quarante-cinq, nous sommes en hiver, il fait déjà nuit noire.

Le samedi, sa mère a déclaré qu'il est resté dans sa chambre toute la matinée. Après le repas, il a pris sa moto pour se rendre chez son cousin, Pierre Favreau, qui vit dans la ferme des grands-parents de l'autre côté du bourg, malgré l'interdiction que lui avait faite son père. L'oncle a confirmé avoir aperçu la Yamaha devant l'escalier en fer qui mène directement au premier étage et à la chambre de son fils. Ils ont passé le reste de l'après-midi à jouer en ligne supposent les parents du cousin, jusque tard le soir. Dimanche matin, Émilien s'est levé de mauvaise humeur selon sa mère. Il lui a affirmé avoir passé la nuit à réviser ses contrôles puis est sorti. Il n'est plus jamais revenu.

Marie Favreau, sa mère, donne un coup de main à mi-temps dans la maison de retraite de Pougny à deux kilomètres seulement.

Et il y a Camille, la demi-sœur de dix-sept ans.

Dès le lendemain de la disparition officielle, quelques journalistes et une ou deux équipes de télé se précipitèrent comme des mouches sur l'affaire. Les chaînes d'info continue firent leur boulot de matraquage habituel à grands renforts de bandeaux défilant en bas des écrans portant la mention ALERTE INFO écrite au néon. Des experts toutes catégories, chargés d'émettre les hypothèses les plus fumeuses, se jetèrent devant les caméras et sur les plateaux, jusqu'à ce qu'un autre fait divers vînt rapidement supplanter celui-ci et le pousser aux oubliettes du passé immédiat, laissant place à d'autres experts en d'autres domaines, promettant toutefois d'y revenir dès qu'il y aurait du nouveau. Naturellement.

Les traditionnels radios-trottoir donnèrent l'occasion au pékin local de se hausser du col et d'y aller de sa propre théorie. Les caméras, cyclopes extraordinaires et créatures au pouvoir envoûtant, sillonnèrent les rues à la recherche de l'anecdote pouvant mettre un peu de sel dans une affaire sans rebondissements. Le soir, les gens du coin se retrouvaient au bar et attendaient l'apparition d'un des leurs sur le grand rectangle magique. Les commentaires et les critiques fusaient alors entre deux tournées. On raillait l'attitude

des uns, la triste mine des autres. On en oubliait les raisons sinistres qui ont fait la célébrité soudaine de ce patelin noyé dans la brume.

Seule l'affaire du lycéen a suscité l'intérêt des médias. Aucune mention n'a été faite de la disparition inexpiquée de trois jeunes hommes, pensionnaires d'un centre de déradicalisation pourtant situé à moins de deux kilomètres. Il y a des sujets que la société ne saurait voir.

Mais le temps médiatique est bref et les événements se précipitent. La plupart des envoyés spéciaux, les correspondants de presse ainsi que leurs cameramen plièrent bagage et finirent par désertier l'endroit en attendant mieux. Rares sont ceux qui sont restés sur place pour attendre les résultats de la battue.

Parmi eux, la correspondante de WTNTV : Marie-Aliénor Castel de Fontaube.

Tant qu'elle ne recevait pas d'ordre de rapatriement à Paris, on considérait important qu'elle restât à Verniers. Un adolescent disparu ne le demeurait généralement pas longtemps. La rédaction de la chaîne tout-infos lui ouvrit un crédit pour séjour illimité dans une maison d'hôtes miteuse au bout d'une rue de la ville. Elle devait néanmoins respecter un plafond pour ses notes de frais et demander une facture pour la moindre dépense d'ordre alimentaire.

Une maison d'hôtes, c'était ce que prétendait proposer le couple de jeunes retraités qui, profitant du drame et du manque cruel de capacité d'hébergement de la région, élevèrent un modeste pavillon sans charme au rang de « gîte ». Ils louaient à un prix prohibitif ce qui n'est en réalité que l'ancienne chambre de leur fils, parti comme marin au long cours pour fuir les brumes morvandelles et se perdre dans celles des grands bancs canadiens.

Les « Thénardier du brouillard », comme elle les surnomme, ont coupé le chauffage dans la chambre depuis un bail. Il en résulte que les murs ainsi que l'ameublement en carton mâché et placage bois scandinave, ont absorbé comme une éponge l'humidité froide transmise par les murs poreux qui n'en finissent plus de la restituer par tous les interstices possibles. Quelques vieux livres, alourdis par l'eau ainsi accumulée, ont fait céder une petite étagère blanche également fragilisée, laissant dégringoler le tout au niveau inférieur. Le matelas a aussi profité du retour inattendu du chauffage pour rendre à son tour les odeurs corporelles de l'ancien occupant. Toute la production de sébum et de sueur pubères stockée là depuis des années, resurgit grâce au choc thermique occasionné par la remise en marche du vieux radiateur en fonte grise qui émet des petites implosions inquiétantes. L'appareil se dilate en produisant des bruits de tuyauterie angoissants, comme dans un sous-marin soviétique.

À la rédaction, tout le monde sait que Marie-Aliénor doit sa place au piston paternel. Son rédac-chef, un ancien journaliste de gauche, passé à l'ennemi libéral pour maintenir le standard de vie dispendieux de sa nouvelle épouse, ne lui laissa guère le choix. La fille d'aristo devait expier son appartenance, involontaire fut-elle, à sa caste. Un acte de contrition qui ne lui coûtait rien à lui mais obligeait Ali à récurer les toilettes. Elle devait en baver lors de ses premières missions pour soulager la mauvaise conscience du rédac-chef. La plupart des collègues sont des transfuges d'autres journaux ou de magazines décimés par l'arrivée d'internet et des médias en ligne. Les femmes sont plus nombreuses et nullement enclines à l'entraide féminine. Au contraire, chacune voit en l'autre une menace potentielle, ce qui donne parfois à l'open space des allures de tranchées de 14-18. Les couloirs de la chaîne, quant à eux, deviennent

un parcours du combattant bordé de fils barbelés. De plus, Marie-Aliénor subit les potacherries lourdingues des collègues qui, croyant ouvrir une nouvelle brèche sur le front de la lutte des classes, oublient de lui retenir la porte de l'ascenseur.

La période est plutôt maigre en événements. Les marronniers d'automne ont été vite expédiés avec les quatre rentrées : scolaire, littéraire, politique et sociale. L'hiver, après les fêtes, ressemble à un long couloir glacial, une morne plaine où l'on s'emmerde ferme en attendant l'affaire providentielle. Pas le moindre petit remous à monter en épingle. Aucune pluie diluvienne ni fort coefficient de marée où envoyer les stagiaires subir le ridicule du direct sous une pluie battante avec ciré et bottes de caoutchouc. Un rituel de passage révélateur de talents et de grandes ambitions, lui a-t-on affirmé sans rire, les premiers jours.

La disparition de l'adolescent au pays du brouillard tombe à pic. Un truc auquel s'accrocher en ces jours de disette médiatique. Cela déboucherait peut-être sur une affaire à tiroirs, bien sordide, comme le public les aime. La chronique judiciaire raffole de disparitions ou de meurtres d'enfant. Le feuilletonnage du fait divers domestique, les lettres de corbeaux, plus fort que NCIS. Le rédacteur en chef n'eut pas trop à insister pour qu'elle y aille. Une parenthèse de paix et l'opportunité de respirer un air autrement moins vicié que celui de l'open space hostile. Une manière aussi d'éviter le supplice du possible direct au bord d'un littoral en furie, à fournir du contenu pour les bêtisiers de fin d'année.

Ali resterait sur place jusqu'à la trouvaille macabre, qui selon les statistiques de la gendarmerie, ne tarderait pas à survenir. Elle pourrait, en attendant, s'adonner à sa nouvelle passion impulsée par l'achat d'un authentique Leica, trouvé aux puces de Clignancourt. Elle sait pertinemment que Karine de Bussières,

la flamboyante garce et présentatrice vedette de la chaîne, descendrait directement de Paris avec sa maquilleuse, son coiffeur et la nounou de son King Charles pour prendre le relais sur place et faire les directs en cas d'importants rebondissements. Aliénor devra se contenter de rédiger des notes préparatoires, faire du porte à porte afin de recueillir les témoignages de madame Michu pour traduire l'ambiance générale du patelin. Elle devra livrer son sentiment personnel sur l'affaire en sachant que Karine ne citera même pas son nom pendant le direct.

Aliénor a toujours voulu devenir journaliste. Petite, elle se rêvait en Tintin, parcourant le monde avec son casque colonial et son appareil photo. Elle avait pleuré trois jours durant pour que ses parents lui achètent un chien comme Milou pour son anniversaire. Finalement, elle n'eut ni le chien désiré ni une des destinations exotiques du héros de Hergé ; par contre, elle fut traînée pour de longues séances chez une psy afin de canaliser un caractère supposé capricieux et colérique. La praticienne avait décelé chez elle une lourde carence affective à l'endroit de ses parents, assez précoce vu qu'elle avait à peine dix ans.

Ali était le diminutif dont ses amis l'avaient affublée dès son entrée en seconde dans un lycée catholique privé. Elle l'aimait bien car d'une part, il la soulageait du boulet sociologique d'un prénom peu courant, puis il teintait le patronyme familial, très France traditionaliste, d'une consonance arabisante délicieuse. Elle s'amusait à signer Ben Ali ou Ali Baba pour faire enrager ses parents. Elle trouvait toujours les meilleures raisons de détester leur côté aristocrate pincé. La suite ne fut qu'une série d'arrangements bancals avec sa caste, une coexistence fluidifiée par un apport substantiel d'argent de poche et d'entregent lui permettant d'obtenir des petits jobs en or dans des grandes boîtes et des villégiatures de luxe à La Baule ou à Guéthary pendant l'été.